

# *Lettre de Wavreumont*

Périodique trimestriel

N° 172

Octobre-novembre-décembre 2024

Éditeur responsable : Renaud Thon, Monastère de Wavreumont, 4970 Stavelot

Bien chers amis,

À la mi-novembre, le groupe des hébraïsants du royaume fêtait ses 20 ans de sessions à Wavreumont. Mais comment l'hébreu s'est-il introduit dans nos murs et pourquoi a-t-il joué un rôle important dans notre communauté ?

Je ne crois pas me tromper en attribuant la responsabilité à une disciple de Ludovic Robberechts, nommée Annie Glorieux, ancienne élève de l'école sociale à Liège, où une activité mystérieuse se passait tous les jeudis dans les caves de l'établissement avec du vin, la Bible et la magie des lettres hébraïques. Des années plus tard, lorsqu'Annie a fréquenté le monastère, elle nous a parlé de cet enseignement. Ludovic fut alors invité pour sensibiliser la communauté au dialogue avec le judaïsme et à l'intérêt d'apprendre l'hébreu pour mieux comprendre les Écritures. Encore jeune moine à l'époque et intimidé par la stature de notre invité, je me souviens avoir introduit cette rencontre par un lapsus révélateur : "Dans le cadre du dialogue judéo-crétin..."

Ludovic est revenu ensuite nous parler d'Emmanuel Levinas et d'autres sujets.

Cette mise en route a commencé à déplacer les moines en les conduisant, frère Étienne et moi, à l'ULB pour suivre le cours d'Armand Abécassis, découverte d'un grand père inconnu et d'une part de racines oubliées.

Des expéditions nocturnes furent encore organisées à Bruxelles pour écouter Édouard Robberechts, cette fois, à la maison de la culture juive. Pour y arriver plus rapidement, frère Étienne empruntait parfois les rails du tram, ce qui déplaisait grandement à la police locale. Un jour une dame juive nous invita à une soirée d'enseignement talmudique chez elle, au coin de l'avenue Circulaire à Uccle. Assis à côté d'érudits en kippa, je me vis interpellé par mon voisin Méïr, qui, voyant ma peine à déchiffrer ma page de halakka et sachant que nous étions des moines catholiques, me dit : "C'est à en perdre son latin, n'est-ce-pas ?" Depuis, Édouard nous a rejoints à Wavreumont pour une session d'études juives annuelle aux environs du mois de mai.

Quelques frères ont fait l'effort d'apprendre l'alphabet hébraïque, ainsi que les rudiments de la langue, mais c'est le frère Étienne qui a véritablement creusé cette voie en suivant un cours d'hébreu moderne pendant trois ans. À l'issue de cette formation, il me montre son diplôme. Y remarquant les trois lettres OSB, je me dis que l'école a eu une délicate attention en précisant qu'Étienne faisait partie de l'ordre de saint Benoît, mais il me détrompe en m'expliquant que ces initiales veulent dire Organisation Sioniste de Belgique.

Depuis, de nombreux groupes bibliques, des sessions d'initiation à l'hébreu et des séminaires de traductions de textes existent et perdurent au monastère. Des voyages initiatiques ont lieu

chaque année en Allemagne, France et Belgique. Bref une multitude d'activités qui ont contribué à surnommer notre frère le Rachi des Ardennes.

Les hébraïsants du royaume nous ont aidés à porter un regard renouvelé sur notre propre tradition. Que l'Éternel les bénisse.

Bonne année 2025.

Frère Renaud

## **FRÈRE JEAN-BAPTISTE**

*La dégradation de la santé de frère Jean-Baptiste et son décès, le 28 décembre, ont coloré nos fêtes de fin d'année, modifié nos programmes (et expliquent le retard de la parution de la Lettre de Wavreumont). Nous avons célébré ses funérailles le 2 janvier. Voici le texte de l'homélie prononcée à cette occasion.*

"Vous avez été appelés...", nous dit la première lettre de Pierre, par des manières d'être qui font sens, des attitudes qui répondent à une attente en nous : esprit d'union, compassion, amour fraternel, miséricorde, esprit d'humilité. Tout cela esquisse déjà la vie monastique comme notre frère Jean-Baptiste la concevait. Pourtant il a d'abord dirigé ses pas vers le séminaire de Tournai pour servir le peuple de Dieu par une vie sacerdotale. Puis curieusement, avant d'être ordonné, l'appel s'est précisé vers le monastère de Wavreumont, recherche d'une vie de prière et de travail, proposée par saint Benoît qui reprendra d'ailleurs ces versets dans sa règle : "Qui veut, en effet, aimer la vie et voir des jours heureux doit garder sa langue du mal et ses lèvres des paroles trompeuses, s'éloigner du mal et faire le bien, chercher la paix et la poursuivre."

Ce changement de cap révèle sans doute, chez notre frère, une prise de conscience sur lui-même, une connaissance de soi qui devenait plus affinée, l'humilité de reconnaître qu'on a besoin de frères pour gérer sa propre fragilité et pour donner sa juste mesure dans nos talents. Mais ce n'est pas tout d'entrer au monastère et de suivre le mouvement, il faut encore intégrer le message profond de ce genre de vie, opérer en son cœur ce que le prophète Jean-Baptiste, son saint patron, opéra dans l'Évangile : il faut que je diminue et que lui grandisse, c'est-à-dire intégrer la vie du Christ en nous, le laisser vivre en nous plus que nous-même. Dans l'évangile d'aujourd'hui cela nous est exprimé par l'idée de manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme pour que sa vie coule en nous.

Sur ce point fondamental, frère Jean-Baptiste fut à l'image de sa façon de s'abandonner au personnel soignant, aux amis et à ses frères dans l'état de dépendance qu'il a connu les derniers mois de sa vie, avec confiance, sourire et patience, sans récriminer ou se plaindre. Cela est le signe d'un travail spirituel de dépouillement qui s'est fait en lui au long des années. Il était un homme humble, profondément croyant, fidèle à l'office et à la *lectio divina*.

Sa fidélité et sa piété le rendait accessible aux petites gens et aux personnes en difficultés qui s'arrêtaient pour un temps au monastère. Il les accompagnait chaque jour dans un travail manuel, mais aussi dans une ouverture à Dieu qui n'utilisait pas les grands discours, mais un exemple de service infatigable sans aucune recherche d'intérêt personnel. En témoigne cette visite reçue, il y a un mois et demi : un monsieur d'origine congolaise avait entendu dire que frère Jean-Baptiste était gravement malade. Il sonne à la porte et demande à le voir. Je me

rends à l'infirmerie avec lui. Quand il voit notre frère, il s'agenouille devant lui, lui prend la main et lui rend grâce de l'avoir accompagné à son arrivée en Belgique, il y a plus de quarante ans, de lui avoir appris à peindre et à pouvoir travailler pour payer ses études, tout en l'enracinant dans sa foi. Ce moment fut bouleversant et d'une grande humanité.

Frère Jean-Baptiste aimait le travail et comme majordome, il en a abattu. À tel point que le dimanche, s'il vous proposait une promenade dans les bois, il fallait vous méfier, car il inventait toujours une petite détente travailleuse qui consistait par exemple à dégager quelques troncs d'arbre pour soulager les chevaux de trait. Je le soupçonne aussi d'avoir utilisé le travail pour gérer ses angoisses et ses légers troubles psychiques, mais n'est-ce pas là de la sagesse et une suffisante connaissance de soi ?

Bien sûr, il y avait également dans sa vie des choses plus déconcertantes. Il lui arrivait de grimper sans sécurité au-dessus du clocher de l'hôtellerie pour admirer le paysage, de sauter dans le container de poubelles pour tasser les détritiques, de tremper sa tartine de salamis dans son chocolat chaud ou de couper les arbres auxquels le prieur avait interdit de toucher, pendant son absence. Le frère Hugues résumait la situation en disant : "Le frère Jean-Baptiste ? Un saint, mais quel enquiquineur !" Et il est vrai que, surtout s'il repérait un petit jeu égotique, il pouvait par ses interventions répétées dans les réunions ou par un harcèlement bienveillant faire céder les plus tenaces. Il est même le seul à avoir réussi à mettre en colère le frère Marc en passant avec une brouette dégoutante dans le couloir que son collègue venait de nettoyer. Sans aucune malice, croyez-le bien.

Mais revenons à son expérience spirituelle. Sur un tel parcours, vous l'avez compris, il y a des obstacles, des pensées contraires, des crises, comme dans l'évangile de ce jour : "Cela vous scandalise ?... il en est parmi vous qui ne croient pas... beaucoup de ses disciples se retirèrent et ils n'allaient plus avec lui." À Wavreumont, c'est arrivé aussi que l'un ou l'autre moine parte. Or, lors du départ d'un frère qui mettait la communauté en difficulté, je me souviens d'une discussion où l'un de nous s'interrogea en disant : "Ce départ ne va-t-il pas en provoquer d'autres ?" Et frère Jean-Baptiste répondit avec une conviction tellement innocente et pure : "Mais à qui irions-nous ?" C'est bien la phrase de la fin de notre évangile : "Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle."

Et c'est là que te conduit ton dernier voyage, frère Jean-Baptiste. Que la rencontre de ton Seigneur te comble de joie.

Frère Renaud

## **LA BIBLE**

### **Conférence donnée au Rotary**

Laissez-moi vous entraîner dans un long voyage, celui d'un texte qui a traversé l'histoire humaine, et dont quelques passages peuvent même remonter à ces époques anciennes qui ont vu naître l'écriture. Un monument littéraire ? Sans aucun doute ! Un texte sacré ? Certains le disent. Autre chose encore ? Qui sait ? Depuis bien longtemps, en tout cas, ce vieux texte accompagne notre humanité, au point d'être devenu un des éléments essentiels qui ont façonné nos cultures occidentales et ont dessiné leurs visages, sans parler d'autres peuples, d'autres cultures, qui à leur tour et parfois depuis bien longtemps, l'ont accueilli et s'en sont nourris.

La Bible est le fruit de l'histoire improbable et douloureuse d'un petit peuple du Moyen Orient confronté aux grands empires qui dominaient cette vaste région, depuis la vieille et prestigieuse Égypte jusqu'à ces pays que les Grecs ont appelé "Mésopotamie", pays des deux fleuves, creuset de villes parmi les plus anciennes de l'histoire humaine, et dont les noms, aujourd'hui encore, font rêver les amateurs de mystère : Sumer, Assyrie et surtout, Babylone !

Au moment où notre aventure commence, le petit royaume de Judée, sur la côte méditerranéenne, avec pour capitale la très vieille ville de Jérusalem, vient de subir une terrible défaite face aux armées invincibles du nouvel empire babylonien. Sa population est décimée et ses élites sont déportées au pays du vainqueur. Là, regroupées dans les villes et les villages de cette région prospère, elles seront mises au service de la population locale. Petit à petit, toutefois, elles vont s'organiser, cherchant à comprendre ce qui leur est arrivé et à donner sens à cette situation inédite et particulièrement pénible. Nous sommes en 586 avant Jésus-Christ.

#### *D'anciennes traditions*

Comment ces gens vont-ils procéder ? Ils vont d'abord regrouper ce qu'ils ont pu sauver du désastre : de vieilles traditions qui ont éclairé leur existence dans le pays qu'ils ont dû quitter. On n'oublie pas d'où on vient, on se souvient des lieux, des noms de grands ancêtres et aussi des légendes qui les racontent. On aimait aller là, on aimait se retrouver là pour les fêtes. Le puits de Jacob, Abraham, Hébron, David, Salomon et Hiram, tant d'autres noms et d'aventures, des lieux, des personnages et des récits si caractéristiques, qui leur ont fait comprendre qui ils étaient, et peut-être même, qui ils sont encore sur cette terre étrangère.

Et puis, quelques vieux écrits ont survécu également, quelques vieux prophètes dont les oracles sont encore précieusement copiés, des écrits visionnaires qui ont dénoncé les dérives d'une société et d'une politique corrompue, sans pour autant renoncer à une espérance jamais morte, toujours prête à renaître, même dans un contexte apparemment sans issue. Nous les connaissons : Isaïe, Amos, le tout premier, Michée, Jérémie et ses fameuses plaintes, Ézéchiël, un des plus originaux, et quelques autres encore, sans compter le très légendaire Élie, enlevé au ciel sur son char de feu, et qui, dit-on, reviendra pour annoncer et inaugurer le temps de ce fameux Messie qui apportera enfin cette paix dont tous nous avons si soif.

Ils rassemblent donc des documents et des traditions qui aident à visiter une histoire compliquée, douloureuse, sans chercher à nier leur réalité. Des archives qui mettent sans complaisance le doigt sur ce qui s'est vraiment passé, sans plus s'illusionner, sans plus idéaliser désormais, mais sans désespoir cependant. Ils ont la conviction que cette histoire impossible reste malgré tout ouverte, qu'elle est riche d'un avenir, encore à inventer, soit, mais

envisageable, mais... promis ! En fait, ces petits groupes de gens refusent de croire qu'il n'y a pas de perspective. Là où ils sont, sans s'évader dans une croyance sans fondement ni dans une idéologie à bon marché, ils perçoivent l'annonce d'une nouvelle création, ils touchent le lieu spirituel d'où un monde nouveau peut surgir. Ils entrevoient un possible, inattendu, neuf, hors des cadres de pensée auxquels ils étaient habitués. Ils ne savent pas où ils vont, mais ils font confiance. C'est comme dit ce proverbe africain : "Si tu ne sais pas où tu vas, sache au moins d'où tu viens". En d'autres termes, ils se relient à leur source, ils entrent dans un chemin d'initiation à ce qui est au cœur de l'existence, ils saisissent une vie qui paradoxalement échappe : tout n'est pas dit ! Rejoindre l'humain dans sa profondeur, c'est prendre conscience qu'il est radicalement en processus d'inédit. Rassembler les traces de leur histoire, en rechercher le secret, apprendre lentement à en lire les arcanes, c'est s'apercevoir qu'elle n'est pas finie, qu'elle ne peut se "dé-finir", qu'elle est toujours en attente, qu'elle est traversée par un appel infini qui la transcende et lui donne vie, qu'elle est plus que la seule satisfaction de ses besoins primaires.

Du fond de leur échec, ils découvrent que toutes leurs croyances n'étaient que du vent. Le Dieu qu'ils s'étaient construit lorsque tout allait bien, le Dieu d'une justice rétributive qui leur convenait, a volé en éclat. Une autre musique se fait entendre. Les absolus qu'ils avaient fabriqués doivent être abandonnés. Ces absolus idolâtriques, indiscutables, qui ne supportent pas la contradiction, qui s'imposent comme toute pensée unique à laquelle il est interdit de s'opposer, ont montré leur inanité et laissent désormais la place à un appel infini, qui conduit à un au-delà de soi, à ce que j'aime appeler le Transcendant, ce que je refuse d'enfermer dans un mot, car la vie ne peut se réduire à ce que je pense qu'elle est. Casser les absolus pour retrouver la saveur d'un appel infini, c'est refuser d'avoir "la" vérité, c'est passer de la morale à l'éthique, c'est passer de la tyrannie doctrinaire à l'humble écoute d'une voix, c'est passer de la religion du permis et du défendu à une spiritualité qui est rencontre et qui n'a pas d'emblée toutes les réponses, c'est, comme dirait le philosophe Henri Bergson, passer d'une morale du dressage à une morale de l'appel.

En hébreu, le verbe "lire" se traduit aussi par "appeler". C'est dire qu'un texte, c'est un appel qui m'est adressé, qui me sollicite et me provoque. Et en retour, un lecteur est aussi un appelant, qui réclame du texte de dévoiler celui qui s'y cache. Lire, c'est une relation, comme si un texte n'était pas achevé sans le lecteur, quel qu'il soit, et ce qui se produira chez le lecteur dans le dialogue avec le livre.

Autre découverte qui peu à peu surgira dans ce travail d'introspection et de retour à ses racines de ce petit peuple exilé : ce monde imparfait et inachevé dont ils prennent conscience, c'est à eux aussi d'y travailler. Le Dieu qui fait tout à la place de l'homme, le Dieu des solutions à la demande – si bien sûr l'homme a rempli les conditions pour les mériter – laisse place à une autre expérience, celle d'une Alliance, d'un partenariat, d'une liberté responsable, d'un Dieu qui ne prend pas tout le champ, et même, qui se retire pour que l'homme trouve et investisse à sa manière un "espace pour exister" – c'est le sens du mot "salut" en hébreu. Tout se construit sur le socle de deux interrogations fondamentales, qui montent du plus profond de la source spirituelle de l'homme : "Où es-tu ?" et : "Où est ton frère ?" Questions qui apparaissent dès les premiers chapitres de la Bible, dès le moment où l'être humain est mis au défi de son histoire. Et un peu plus loin, arrive cette interpellation, cette invitation insistante et pleine d'une confiance amoureuse : "Va vers toi !"

La Bible, dès lors, n'est pas là pour apporter des réponses : elle est ouverture au questionnement !

### *Apports extérieurs*

Ces groupes de Judéens exilés en Babylonie ne font pas que reprendre à nouveaux frais ce qui leur est propre. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont en contact avec une grande civilisation qui a, elle aussi, sa richesse, son ancienneté et sa spiritualité. Civilisation impérialiste, certes, avec un monde religieux qui, à sa manière, va justifier et nourrir son dynamisme conquérant et colonisateur. En un sens, Babylone a la tentation de considérer que, puisqu'ils sont les grands vainqueurs, c'est eux qui ont raison et que ce sont leurs dieux à eux qui sont les vrais. Le dieu des vaincus est un dieu perdant, autant dire, sans valeur.

Nous connaissons mieux aujourd'hui les grands mythes qu'ils ont élaborés. Au gré des fouilles archéologiques qui ont exploré ces pays depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, des milliers de tablettes d'écriture sont arrivées sur les tables des chercheurs et ont été traduites. Que voyons-nous ? C'est que plusieurs des grands thèmes racontés dans ces vieux textes apparaissent aussi dans la Bible. Les écrivains bibliques n'en sont pas les inventeurs ! L'origine et la création du monde, le déluge, la tour de Babel, pour n'en prendre que quelques-uns parmi les plus célèbres et les plus évidents, viennent en droite ligne des traditions religieuses de Mésopotamie.

Ceci dit, cette théologie victorieuse, curieusement, témoigne d'une vision terriblement pessimiste du monde et de l'homme en particulier. Il n'est qu'un esclave des dieux, enfermé dans un destin, une fatalité, un système "divin" auquel, qu'il le veuille ou non, il restera toujours soumis. La religion de Babylone est une religion de la peur, de la condition à remplir et du mérite à obtenir – sans garantie –, avec toujours la menace d'une punition individuelle ou collective au cas où...

Que répondre à tout cela ? Les vaincus ont-ils quelque chose à dire ? C'est pourtant ce qu'ils vont tenter, et pour moi, c'est le plus inattendu et le plus étonnant. Face aux divinités omnipotentes et triomphantes de Babylone, ils osent une prise de position résolument optimiste, ils affirment cette découverte déjà exprimée qu'un risque d'inédit est malgré tout entre leurs mains. Ils ne sont pas les esclaves de divinités arbitraires et égocentriques, ils sont, fondamentalement, aimés. La source qu'ils rejoignent au plus profond de leur pauvre existence, c'est une incandescence amoureuse qui leur répète : "Tiens-toi debout devant moi, vis, je te désire du fond de mon être !" Ou encore : "Je suis le Transcendant qui te fais sortir des lieux d'esclavage et d'aliénation".

Ils vont donc reprendre ces traditions illustres, mais ils vont les réécrire à leur façon. Ces vieux mythes cessent d'être l'explication d'une condition humaine problématique et désespérante. Ils deviennent un lieu initiatique, comme un rituel de passage vers un autre horizon. En somme ils sont les paraboles d'un monde nouveau, la traversée d'un déluge spirituel, le voyage sur de nouvelles eaux matricielles pour sortir de la fatalité d'un univers violent et sans avenir : l'arche de Noé se convertit en une sorte de four alchimique où herbivores et carnivores se retrouvent ensemble, sans se dévorer.

### *La patiente constitution d'une bibliothèque*

Petit à petit, ces groupes d'exilés vont entreprendre la constitution de ce trésor littéraire où leur étrange expérience spirituelle va se déposer. C'est le moment de la rédaction de ce qu'on appelle les textes fondateurs. On veut créer un ensemble cohérent, qui regroupe les sources anciennes, le fonds babylonien revu et corrigé et d'autres apports qui sont composés à cette époque. La Bible prend forme et se constitue, comme une sorte de bibliothèque : c'est d'ailleurs ce que veut dire le mot "Bible". Plusieurs mains y contribuent et en rédigent les

différentes parties, mais la communauté elle-même ne reste pas inactive : tout ce matériel est travaillé, étudié, transmis à la génération suivante, modifié aussi pour être actualisé, et surtout, prié. C'est là, dans la liturgie, dans la prière commune, moment initiatique par excellence, que ces textes s'organisent, s'assemblent, entrent en dialogue, se renvoient de l'un à l'autre et font leur travail d'éveil. Un long ouvrage qui s'étale sur une cinquantaine d'années, soigneusement mis ensemble. Rien n'est laissé au hasard.

Une des caractéristiques les plus déconcertantes, c'est la juxtaposition de textes qui offrent des points de vue différents et même parfois contradictoires. Dans un texte religieux, on pourrait s'attendre à ce que ne s'exprime que la seule, unique et définitive vérité. Pourtant, manifestement, ce petit monde n'a pas peur des contradictions. Il faut pouvoir laisser vivre différents regards sur l'histoire, sur le sens, sur la source "indicible" qu'aucune pensée ni aucun mot ne peut réduire à un objet qu'on pourrait si facilement s'approprier et instrumentaliser. Ainsi, beaucoup plus tard, lorsque le moment viendra d'écrire les évangiles, quatre textes seront proposés, quatre points de vue bien différenciés, divergents même à l'occasion, sans que personne ne s'en offusque. Il y aura bien une tentative de tout réduire à une version unique, dans une culture qui accepte moins facilement l'idée qu'il puisse y avoir plusieurs vérités s'affrontant sans qu'aucune ne soit réduite au silence. Mais finalement, on gardera quatre lectures non concordantes de l'événement "Jésus", car on ne peut emprisonner le mystère dans un dogme. La version unique finira par disparaître.

Il faut donc accepter que tout ne peut être dit, qu'il y a toujours quelque chose qui échappe et que si on tombe dans le piège de la pensée unique, le vrai, le réel, s'enfuit. La minutieuse organisation de ces textes n'est pas là pour nous dire ce qu'il faut penser, mais plutôt pour nous convaincre et nous apprendre qu'il faut... penser ! La cohérence de cet ensemble est donc initiatique et non dogmatique. Il est à *interpréter*, et si on le lit bien, il interdit toute approche fondamentaliste. Il demande lui-même d'ouvrir la parole, c'est dit explicitement dans un psaume : "L'ouverture de la Parole fait de la lumière, conduisant les plus simples à l'intelligence" (Psaume 119, 130).

Tout va donc s'organiser en trois grandes parties, à laquelle une quatrième se joindra, lorsque les disciples de Jésus mettront par écrit ce qu'ils ont reçu de leur maître. Trois parties, donc, au départ, c'est-à-dire, trois étapes. Regardons cela.

Premièrement, les cinq premiers livres. On appellera ce premier groupe "Pentateuque" ou "Torah". Le mot "Torah" est souvent traduit par "Loi", mais littéralement, cela veut dire "enseignement". Ce mot n'appartient pas au vocabulaire juridique. Il est construit sur une racine hébraïque qui veut dire "lancer" et encore "arroser". L'enseignement est de l'ordre de l'irrigation, mais il est aussi ce qu'on lance, libre à chacun de le prendre ou de le laisser. Dans cette culture, la Torah est donc déjà, dès qu'elle se présente, un questionnement et même un fondement de notre liberté : que choisissons-nous ?

La Torah, dans la vieille tradition biblique, est de l'ordre de la révélation. Révélation de Dieu ou révélation de l'homme ? Ou les deux ? Pour la tradition juive, la Torah est un cadeau que fait le Transcendant à l'être humain pour que celui-ci puisse dévoiler son humanité et qu'il puisse la travailler. Dans cette relation au Transcendant, le sacré révèle l'homme et l'homme révèle le sacré et se révèle lui-même comme porteur de sacré. Ceci me permet de préciser quelque chose d'essentiel : ce livre ne tombe pas du ciel ! Il est l'œuvre de ceux qui l'ont écrit, et non d'un "Dieu" qui l'aurait tiré tel quel de sa poche divine. Il est la trace d'un visage mystérieux qui se laisse deviner dans les pérégrinations des hommes et des femmes qui nous y

sont décrits. Il est, finalement, le *lieu* d'une révélation, pas moins mais pas plus. Comme on le dira dans le monde juif mais aussi dans le monde chrétien : c'est Moïse qui a écrit ce livre, ce n'est pas Dieu, même si Moïse laisse voir, comme par transparence, le sacré qui un jour l'a illuminé et a radicalement transformé son existence.

Deuxièmement, les livres prophétiques. Le mot prophète est d'origine grecque. Il ne veut pas dire devin, mais plutôt porte-parole, "celui qui parle pour..." Le prophète parle au nom de celui qui l'a envoyé. Il est en ce sens porteur de la révélation qui s'est offerte dans la Torah, pour la faire parler, pour la mettre en situation de dialogue, pour interpeller en son nom, pour la mettre au défi d'ouvrir et de féconder l'histoire. Il est celui qui fait entrer la révélation dans la réalité concrète, dans la vie concrète de ceux à qui il s'adresse. Il vient aussi mettre l'homme au défi de sa responsabilité, c'est-à-dire de sa capacité à répondre de cette histoire, à l'enraciner à ce qui peut la faire vivre vraiment, à le sortir des illusions sur lesquelles il peut si facilement s'appuyer. Le prophète est celui qui reconnecte l'homme à sa source. Pour utiliser une autre image, il est celui qui vient réveiller les étincelles, la petite lumière qui brille dans le cœur de chaque personne humaine.

Troisièmement, les écrits. Ils signifient que désormais, le temps des prophètes est achevé et qu'arrive le temps des sages. Ils signifient que le Dieu de l'Alliance qui s'est donné à connaître dans la Torah et dans les livres prophétiques, laisse la place à l'être humain, lui fait confiance, lui laisse, comme on dit, le champ libre. On entre dans l'âge de la parole inspirée, habitée. C'est dans cette parole qui monte depuis le lieu le plus sacré de l'homme, là où il s'est ouvert à ce qui le transcende, à ce qui le conduit au-delà de lui-même, qu'une autre voix se laisse percevoir à présent. C'est dans la réponse de l'homme qu'un Autre se reçoit.

Nous sommes en 539 avant Jésus-Christ. Le roi de Perse Cyrus arrive au pouvoir dans cette vaste région de Mésopotamie, et donne aux exilés et aux déportés de l'empire babylonien qui vient de mourir, la possibilité de revenir sur leurs terres ancestrales. Des groupes de Judéens vont se mettre en route à leur tour, reconstruisent le temple que le roi Nabuchodonosor avait détruit, et écrivent les derniers livres de l'Ancien Testament, qui peu à peu complètent le vaste ensemble de ce qu'il convient désormais d'appeler la Bible.

### *Traductions*

Dès cette époque, cependant, surgit une question cruciale : comment comprendre ces textes qui, pour une bonne part, ont été écrits il y a déjà longtemps, et qui utilisent des expressions qui n'ont plus cours : la langue a vieilli ; la comprend-on toujours bien ? Et puis, comprendre, qu'est-ce que ça veut dire ? Nous entrons donc de plus en plus dans l'étape où la parole, dans son surgissement littéral, s'éloigne de ceux qui continuent de se mettre à son écoute. Ici commence alors l'âge des traductions, qui lui-même ouvre la porte – et parfois se confond – à l'âge de l'interprétation.

La préoccupation des premiers traducteurs n'est donc pas : a-t-on bien compris la signification de ces textes ? mais plutôt : comment ces textes peuvent-ils encore nous parler ? Dès cette époque se met en place une tradition de lecture basée sur l'interprétation du texte originel, et non pas d'abord sur un sens littéral qui, d'une certaine manière, échappe toujours. On parlera alors de "sens simple", c'est-à-dire du respect d'un texte qu'on désire accueillir comme il est, avec ses clartés mais aussi avec ses obscurités, avec ses lacunes et encore avec ce qui semble des erreurs aux yeux des contemporains, c'est-à-dire avec des éléments qui échappent à la prise : au fond, le sens simple, c'est l'attention à l'altérité du texte, avec la part de mystère qui



l'accompagne. Le traduire, ce n'est donc pas vouloir expliciter son contenu, sa signification, mais davantage continuer à le faire parler, et susciter avec lui ce dialogue fécond qu'on appelle "interprétation". La première grande étape de l'interprétation, c'est donc la traduction. C'est comme pour la musique : interpréter une pièce, c'est faire entendre à l'auditoire comment elle a chanté dans le cœur de celui qui la joue. C'est la rendre vivante. C'est aussi, et peut-être surtout, la renouveler ! C'est risqué, ce n'est jamais fini, mais c'est passionnant, car c'est reconnaître qu'un texte a encore quelque chose à dire, qu'il n'est pas épuisé, qu'il peut nous ouvrir un chemin de vie non tracé à l'avance, car il dépend aussi de celui qui le lit. En ce sens, ces vieux textes restent une "provocation à exister", à débattre, à oser !

Première étape : le "Targoum". Très vite, dès le retour des exilés, la question de la traduction va se faire jour. On continuera de lire le texte écrit en hébreu, mais on sentira la nécessité de le transcrire dans une langue plus usuelle. Ce sera l'araméen. Cette langue est sémitique, comme l'hébreu, et en est même très proche. C'est comme prendre un texte en français ancien, Rabelais par exemple, et l'éditer en français moderne. On reste donc dans le même monde culturel et dans la même manière de penser. Il nous reste encore aujourd'hui plusieurs de ces targoums, d'ailleurs encore en usage dans les commentaires rabbiniques de la Bible. Grâce à eux, on pourra entre autres lever quelques obscurités de l'original précieusement conservé, en particuliers dans le cas de mots rares qui ne sont plus en usage dans la langue courante. Mais déjà, à l'occasion, ces targoums s'enrichissent de commentaires : où l'on voit que la frontière est tenue entre traduction et interprétation.

Une seconde étape, qui se déroule en Égypte, entre le troisième et le premier siècle avant Jésus-Christ, répond aux besoins de communautés juives qui ne parlent plus hébreu ni même araméen. Nous sommes dans la ville d'Alexandrie, grande métropole gréco-égyptienne du bassin méditerranéen. On va donc entreprendre une nouvelle traduction, en priorité pour les besoins des Juifs établis là, mais aussi dans le cadre d'un certain intérêt des élites grecques pour les littératures qui circulent là. Ce sera la fameuse "Septante", encore en usage aujourd'hui dans les communautés chrétiennes de rite oriental. Cette fois, on quitte le monde sémitique et on aborde l'univers indo-européen. Cependant, cette entreprise naît dans des populations encore culturellement sémitiques. Le grec de la Septante n'est donc pas celui des grands courants philosophiques qui émergent à cette époque. Plus qu'une vraie traduction, il est une transposition de l'univers culturel et mental de la Bible, à l'usage de groupes qui, tout en utilisant la langue grecque, restent imprégnés de cette littérature et de la manière particulière de la penser, de la méditer et de la commenter.

Il faut s'interrompre maintenant, car quelque chose d'inattendu vient de faire irruption dans cette terre dite sainte qui, depuis soixante ans, est devenue une petite province périphérique de l'empire romain encore jeune. Cette nouveauté dont on ne peut encore mesurer les conséquences véritablement insoupçonnées, c'est l'événement "Jésus", qui naît sous le principat de César Auguste en... 7... avant Jésus-Christ (ou peut-être en 5 ?), selon les calculs fantaisistes du moine Denys le Petit au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dès le premier siècle, les disciples de ce Messie original vont diffuser son message, non seulement dans le monde juif où Jésus est né et a vécu, mais aussi dans les autres parties de l'empire, et même encore plus loin. En 51, Paul rédige la lettre à la communauté de Thessalonique. C'est le premier écrit chrétien conservé. En 64 environ, un écrivain anonyme compose une vie de Jésus, et crée ainsi le genre "évangile". Ce sera l'évangile de Marc, auquel trois autres vont succéder peu de temps après. Petit à petit, entre le premier et le quatrième siècle de notre ère, les différents textes qui formeront la dernière partie de la Bible (chrétienne, cette fois) s'écrivent, se rassemblent et se structurent. Tout cela désormais est fait en grec, la langue usuelle de ces

nouvelles communautés qui, dès le deuxième siècle, perdent le contact avec le monde juif dont pourtant elles étaient issues.

Une première série de textes de ce qui va devenir le "Nouveau Testament" est établie à la fin du second siècle. On la connaît sous le nom de "Canon de Muratori". Mais c'est à l'époque de l'empereur Constantin, lorsque l'empire, comme on dit, "devient" chrétien, en 313 de notre ère, qu'une liste définitive s'établit. Définitive ? C'est un peu vite dit. En réalité, au contraire du texte hébraïque, fixé par les rabbins à la fin du premier siècle, la Bible chrétienne prend diverses formes selon les régions, les communautés et les Églises qui composent son univers. Selon qu'on soit en Éthiopie, en Arménie, à Byzance ou à Rome, la partie que les Juifs appellent "les Écrits" et que les chrétiens nomment "Hagiographes", n'accueillera pas le même nombre de livres. Cette mobilité dans la liste ainsi que dans les copies est d'ailleurs une caractéristique de la vie de la Bible dans les milieux chrétiens, jusqu'à aujourd'hui.

Nous arrivons à la troisième étape de l'histoire des traductions. Tandis que la tradition juive retourne à l'hébreu des origines et ouvre une tradition de lecture basée sur l'interprétation et sur un questionnement qui doit toujours rester ouvert, à l'affût de la nouveauté, le monde chrétien prend le chemin d'une Bible traduite dans les différentes langues des peuples où naissent des communautés qui se réclament de Jésus-Christ. Ainsi, au tournant du cinquième siècle, saint Jérôme travaille à une traduction latine dont le succès sera énorme : la "Vulgate". Mais l'effort des commentateurs et des traducteurs n'est plus de partir du vieux texte sémitique ni de sa mentalité : on le fait entrer dans le cadre de la pensée indo-européenne et de son univers conceptuel qui désormais en dictera le sens.

Un exemple : dans l'épisode du buisson ardent, raconté dans le chapitre 3 du livre de l'Exode, Dieu se nomme "Je suis celui qui est", selon les nouveaux traducteurs. C'est oublier qu'une telle traduction répond en fait à une préoccupation de la philosophie grecque : quelle *définition* peut-on donner de Dieu ? Mais le langage biblique n'est pas conceptuel ! Ce que le texte hébreu dit n'est pas que Dieu fait savoir là ce qu'il est, mais ce qu'il dégage comme perspective. À quoi le reconnaît-on ? Où le rencontre-t-on ? Dans l'expérience d'une liberté et d'un espace d'indétermination ! Là où un avenir qui n'est pas encore écrit, redevient possible. Il ne dit pas : "Je suis ceci ou cela", mais bien : "J'ouvre un nouveau possible, en route vers un... j'ouvre un nouveau possible" (pour nous, mais aussi... pour Lui ! Ce Dieu-là n'est pas... achevé !). C'est dire que l'homme a un au-delà qu'aucun Dieu n'a prédéterminé, et même, osons le dire, qu'aucun Dieu ne connaît, sinon l'homme ne serait pas en capacité de choisir, il ne serait pas libre. Le Dieu de la Bible cherche en l'homme un partenaire dans l'aventure de la création, toujours en cours. Il ne veut pas d'un esclave qui exécuterait servilement ses divins caprices !

Avec l'invention de l'imprimerie, les éditions de la Bible vont se multiplier, les traductions aussi. Nous sommes le 31 octobre 1517. Sur la porte de l'église de Wittenberg, Martin Luther affiche ses fameuses nonante-cinq thèses : c'est la Réforme protestante, dont un des premiers effets est de mettre la Bible entre toutes les mains. De vieilles questions resurgissent : Le Livre saint ne risque-t-il pas d'être mal compris ? Son interprétation ne devrait-elle pas rester le monopole de spécialistes ? Et par ailleurs, la recherche de "la Vérité" ne risque-t-elle pas de nous enfermer dans des réponses et des certitudes rassurantes, définitives, voire dans une lecture littéraliste, fondamentaliste, qui voudrait que la Bible se soumette à la dictature de la pensée unique ? Mais précisément, la vie n'est-elle pas un risque ? De quoi a-t-on peur ? Le sacré n'est pas le culte de l'immobilisme. J'apprécie ces mots du rabbin Delphine Horvilleur : "Quand certains aujourd'hui encore citent l'écrit indiscutable, il est utile de rappeler qu'un

texte est sacré si l'on accepte que son message n'est pas clôturé par son sens premier, et si l'on se refuse à l'instrumentaliser."

Alors, comment sortir de la tentation doctrinaire (dogmatique) et accepter d'affronter nos interrogations et aussi nos doutes ? Suis-je dans une religion de la peur ou fais-je confiance à l'appel que ce livre incarne et qui a accompagné aussi tant de chercheurs d'authenticité ? Va vers *toi*, dit à Abraham le Dieu de la Bible, le Transcendant : j'aime cela !

*Une petite dernière*

Pour achever ce parcours, je ne résiste pas à vous partager un petit bijou de cette littérature biblique. Vous avez bien compris que je suis un amoureux de ce texte dans sa langue d'origine, l'hébreu. Il m'arrive donc aussi de me demander comment Jésus, qui parlait cette langue, aurait dit certaines des paroles de lui qui nous sont rapportées en grec. Petite fantaisie de passionné. Mais cela m'a fait découvrir ceci : dans l'évangile de Luc, chapitre 16, verset 9, Jésus dit : "Eh bien ! Moi, je vous dis : faites-vous des amis avec l'argent trompeur pour qu'une fois celui-ci disparu, ces amis vous accueillent dans les demeures éternelles." L'expression "demeures éternelles" est impossible en hébreu, car il n'existe pas d'adjectif pour "éternel". Comment le lire, alors ? Cela donne à mon sens la plus belle définition de ce qu'est un ami. Il ne nous fait pas entrer dans une quelconque résidence, même céleste. *Il nous accueille là où demeure ce qui est éternel*. L'ami est celui qui m'invite dans ce lieu mystérieux où la vie prend une saveur d'éternité.

Au Rotary, vous constituez des clubs d'amis. Je me plais à imaginer que, lors de vos rencontres, vous construisez entre vous et autour de vous, chacun à sa manière, cette demeure d'éternité dont, soit dit en passant, à mon humble avis, notre monde a fichtrement besoin.

Frère Étienne

## **RETRAITE DE CARÊME DANS LA VIE En visioconférence**

"Julienne de Norwich"

5 jours de retraite d'entrée en carême "dans la vie" du lundi 3 au vendredi 7 mars 2025

Une heure par jour, prier et méditer ensemble à l'aide des révélations de Mère Julienne de Norwich, mystique anglaise du 14<sup>e</sup> siècle. Les rencontres en groupe ont lieu en visioconférence tous les jours de 20h15 à 21h15 (et le mercredi de 17h à 18h), avec un temps d'enseignement suivi de la prière de nuit. Le lien zoom sera communiqué par l'équipe de préparation. Cette retraite est prévue dans une préoccupation œcuménique. En supplément et pendant ces jours de retraite, il y a moyen de demander un moment d'entretien personnel (par rendez-vous) en écrivant un courriel à Sœur Julian. La retraite se donne en anglais, mais il y a moyen d'intervenir et de parler en français, néerlandais, allemand,... Il n'y a pas d'intervention financière, mais on peut faire un don à Holy Trinity Brussels ASBL (BE67 1030 7048 2187) – [www.holytrinity.be](http://www.holytrinity.be).

Information et inscription : Sœur Julian ([birteday@gmail.com](mailto:birteday@gmail.com)), Diocesan Spirituality Advisor – Conseiller Spirituel Anglican du Diocèse de l'Europe.

## AUTRES INVITATIONS

### Janvier

Du vendredi 24 à 17 h au dimanche 26 à 16 h :

#### Le symbolisme des lettres hébraïques

d'après le livre d'Annick de Souzenelle, *La lettre chemin de vie*.

Les lettres Kaf, Reich, Gimel, Lamed.

Animation : Astrid Meurens.

Avec des ateliers de MLC (méthode de libération des cuirasses) par Guilaine de Pas et des ateliers de calligraphie hébraïque avec Isabelle Damperon.

Il est souhaitable de lire l'alphabet et les voyelles (des cours peuvent être organisés au domicile d'Astrid Meurens).

Pour tous les renseignements et l'inscription : dr.astrid.meurens@gmail.com ou 0495301572.

### Février

Du vendredi 14 à 18 h au dimanche 16 à 16 h :

#### Jésus parlait en paraboles

Animation : frère Bernard.

À l'écoute de quelques paraboles qui nous révèlent la présence cachée du Royaume de Dieu au cœur de notre vie quotidienne.

Retraite ouverte à tous, au rythme de la prière communautaire du monastère.

Un exposé le matin, un exposé l'après-midi.

Pension et animation : 110 €.

### Mars

Du mardi 4 à 12h au vendredi 7 à 14 h : **Session d'initiation à l'hébreu biblique**

### Avril

Du mercredi 16 avril à 18 h au dimanche 20 avril à 14 h : **Montée vers Pâques**

Du vendredi 25 à 18 h au dimanche 27 à 16 h :

#### Vivre dès maintenant en ressuscités

Animation : frère Bernard.

Une "lectio divina" des évangiles de Pâques/

Retraite ouverte à tous, au rythme de la prière communautaire du monastère.

Un exposé le matin, un exposé l'après-midi.

Pension et animation : 110 €.

Du lundi 28 à 18h au vendredi 2 mai à 14 h : **Session d'hébreu biblique (2<sup>e</sup> niveau)**

## CHRONIQUE

Début octobre, nous recevons frère Simon Pierre qui nous fait le point sur la situation de la communauté au Pérou et nous présente son dernier livre : "La nuit de Nicodème".

À partir du 11 octobre, nous choisissons de vivre une méditation silencieuse de l'évangile du jour chaque vendredi à la place de l'eucharistie.

Nos stagiaires Sylvie Dée et Vittoria Terzo suivent différents cours et une formation à la céramique durant leur découverte de la vie monastique à Wavreumont.

Du 17 au 20 octobre, frère Luc participe à la rencontre du Dialogue Interreligieux Monastique.

La famille de frère Beto vient en visite quelques jours. C'est la première fois que sa maman voyage en Europe et voit le monastère de près.

Le 19 octobre, Nikita Stampa nous explique son nouveau projet de pèlerinage aux sources spirituelles de l'Europe dans un esprit de promotion de la paix.

Sœur Béatrice des sœurs de la Charité de Namur entreprend un stage de comptabilité chez nous.

Sœur Julian participe à la commission œcuménique à Bruxelles et frère Pacôme va avec Pierre Cornet au forum chrétien de Liège.

Le 11 novembre, l'évêque vient rencontrer les personnes séparées ou divorcées à Wavreumont et frère Renaud va animer la rencontre du catéchuménat au séminaire à Liège.

Du 24 au 29 novembre, nous vivons notre retraite communautaire, animée par le Frère Sabino Chiala, prieur de Bose.

Le 29 novembre, le frère Bernard rentre de son dernier (c'est promis) séjour au Pérou.

Le 30 novembre, au cœur de la retraite sur Maître Eckhart animée par sœur Julian, Nikita nous présente, avec son épouse Catherine, un spectacle composé de chants sacrés et d'extraits de son livre "Tout ce qui vient à vous".

Sœur Julian participe à une journée œcuménique à Chevetogne.

À peine rentré, frère Bernard enregistre des homélies à RCF à Liège.

Frère Pierre perd une amie proche dans un accident de voiture : Françoise Rigaux. Il préside une petite célébration pour la famille avant la dispersion des cendres.

À l'approche de la Nativité, frère Beto travaille intensément à la décoration de l'église.

Le 28 décembre, frère Jean-Baptiste nous quitte sans s'éloigner de nous (voir ci-dessus).